Document généré le 5 juin 2025 23:57

Anthropologie et Sociétés

Massimo Borlandi et Mohamed Cherkaoui (dir.), *Le suicide un siècle après Durkheim*. Paris, Presses Universitaires de France, 2000, 260 p., réf., index.

Éric C. Malenfant

Volume 27, numéro 1, 2003

Le religieux en mouvement

URI : https://id.erudit.org/iderudit/007024ar
DOI : https://doi.org/10.7202/007024ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Malenfant, É. C. (2003). Compte rendu de [Massimo Borlandi et Mohamed Cherkaoui (dir.), *Le suicide un siècle après Durkheim*. Paris, Presses Universitaires de France, 2000, 260 p., réf., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *27*(1), 232–233. https://doi.org/10.7202/007024ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Massimo Borlandi et Mohamed Cherkaoui (dir.), *Le suicide un siècle après Durkheim*. Paris, Presses Universitaires de France, 2000, 260 p., réf., index.

Après *Les règles de la méthode sociologique* et *De la division du travail social*, c'est au tour du *Suicide* d'Émile Durkheim de se voir consacrer un ouvrage marquant son centenaire avec *Le suicide un siècle après Durkheim*, dirigé par Massimo Borlandi et Mohamed Cherkaoui. Pour l'occasion, ces derniers ont réuni des collaborateurs de renom qui ont produit des textes visant soit à jeter quelque lumière sur l'inscription de l'ouvrage de Durkheim dans l'histoire des idées, soit à en proposer de nouvelles lectures. Un document historique, l'ébauche de la réponse jamais publiée de Gabriel Tarde au *Suicide*, est également présenté à la fin l'ouvrage.

Les contributions les plus originales de ce collectif sont probablement celles qui abordent spécifiquement l'histoire du *Suicide* puisque, de façon générale, elles portent sur des aspects plus méconnus de l'ouvrage. Parmi ces contributions, celles de Massimo Borlandi et de Joséphine Besnard qui ont remis en question les sources du *Suicide*. C'est aux sources médicales et statistiques que s'est intéressé Borlandi, dans le but d'éclaircir la dette de Durkheim envers ses prédécesseurs et d'isoler ce qu'il y avait de vraiment nouveau dans ses thèses. Besnard, dans un excellent texte, a voulu redonner à Alexandre Brierre de Boismont la nuance que lui avait retirée Durkheim en ne retenant des « aliénistes », dont était Brierre, que la thèse selon laquelle « tout suicidé est un fou ». Ce dernier, comme plusieurs de ses collègues, s'opposait à cette thèse unilatérale en accordant à de multiples facteurs (sociaux notamment) non psychiatriques une part importante dans l'explication des suicides.

Jean-Christophe Marcel s'est pour sa part donné pour tâche d'analyser, excellemment d'ailleurs, la filiation entre *Le suicide* et *Les causes du suicide* (1930) de Maurice Halbwachs. *Les causes du suicide*, soutient Marcel, marquerait une rupture par rapport à la théorie durkheimienne. Avec son concept explicatif central de « genre de vie », Halbwachs aurait fondé une psychologie collective où est abolie la séparation entre les faits d'ordre individuel et collectif, distinction qui avait amené Durkheim à séparer les motifs individuels de suicide de ses réelles causes, de nature sociale.

Philippe Besnard, dans un article sur l'histoire du *Suicide* depuis sa parution (qui reprend certains développements de son ouvrage l'*Anomie*) parle de son côté d'un véritable « refus du cadre théorique durkheimien » chez Halbwachs. En cela, P. Besnard est en accord avec J.-C. Marcel : Halbwachs aura rejeté les concepts durkheimiens d'anomie, d'égoïsme et d'altruisme, pour leur préférer une explication générale selon laquelle une vie sociale plus complexe engendre plus de suicides.

La typologie étiologique des suicides, dans laquelle Durkheim articulait ces concepts écartés par Halbwachs, est aussi l'objet de relectures. Si l'on excepte le texte de Charles-Henry Cuin, qui montre le caractère déductif de la méthode permettant à Durkheim de reconstruire les motivations des suicidés, les nouvelles interprétations du *Suicide* l'abordent tous plus ou moins directement. Et on ne manque pas de constater, à travers ces textes, la grande importance qu'a prise la lecture que proposait P. Besnard dans l'*Anomie*, d'une justesse qui a rendu la référence obligée.

C'est au terme d'une belle réflexion sur les principes théoriques qui établiraient la correspondance entre les typologies durkheimiennes des formes anormales de la division du

travail social et des suicides que Mohamed Cherkaoui reconstruit le schéma explicatif des suicides. À l'aide du principe de régulation sociale, qu'il voit composé de deux dimensions dichotomiques (présence ou absence de règles institutionnalisées puis légitimité ou illégitimité de ces règles), et d'une dimension du principe de l'intégration sociale (opposant les situations d'indépendance ou d'interdépendance des individus), Cherkaoui construit une matrice à huit types dans lesquels se trouvent les types anomiques, fatalistes, égoïstes et altruistes de suicide.

Philippe Steiner articule lui aussi les types de suicides autour des notions d'intégration et de régulation sociales, mais insiste plutôt sur leur aspect passionnel. Ainsi, l'intégration opposera le défaut et l'excès de passion envers les idéaux communs alors que la régulation, définie comme « modération différentielle des passions », opposera elle aussi deux types de suicides en fonction du niveau passionnel, mais dans une sphère où les idéaux sont différenciés et non pas communs.

Ouvrage sur l'ouvrage, *Le suicide un siècle après Durkheim* propose dans l'ensemble des textes de qualité qui, à n'en point douter, apportent du neuf à l'étude de ce « classique » de la sociologie. Il n'est cependant pas un bilan, comme le laisse présager le titre. Il eût cependant été intéressant de saisir cette occasion pour se pencher sur la place qu'occupent aujourd'hui les hypothèses durkheimiennes dans la recherche sur le suicide et pour soumettre ces hypothèses formulées il y a cent ans à l'épreuve des faits empiriques actuels.

Éric C. Malenfant
Département de sociologie
Université Laval
52, rue Notre-Dame
Aylmer (Québec) J9H 3C7
Canada

Sophie Béroud et Tania Régin (dir.), *Le roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*. Paris, Les éditions de l'Atelier et Éditions ouvrières, 2002, 287 p.

Ce travail est le résultat d'un séminaire organisé à l'initiative de l'Institut d'Histoire sociale de la CGT (Confédération générale des Travailleurs) pour explorer les liens entre littérature et engagement dans le mouvement ouvrier par le biais des œuvres qui ont pris pour objet le rapport inégalitaire qui règne dans le monde de la production en France (et en Belgique). C'est d'abord en ce sens qu'est pris le « roman social ». Il s'agit d'un recueil d'articles classés en quatre chapitres suivant l'ordre chronologique qui traite du monde du travail et de la « classe ouvrière », de son émergence au XIXe siècle jusqu'à son éclatement à la fin du XXe. Si la richesse de l'ouvrage tient à son extension dans le temps, elle tient aussi à la largeur du champ social qu'il explore puisque au-delà des mondes ouvriers, il englobe les vagabonds vus par Jules Vallès et les informaticiens de Michel Houellebecq victimes de l'extension du domaine du libéralisme jusque dans leur vie privée. Cet ouvrage à l'approche originale rassemble des auteurs venus d'horizons différents, historiens, politologues, spécialistes de la littérature ou écrivains. Les articles déclinent la question de l'engagement de façons multiples. Si Zola, Jules Romains, Aragon et Sartre sont en bonne place, Guilloux, Barbusse, Maurois et Vaillant ne sont pas oubliés et l'on découvre des écrivains